

La beauté sauvera la famille

Nous reproduisons ici une conférence donnée pour des mères de famille sur un sujet trop méconnu, mais dont la portée pratique en matière d'éducation est grande. Le style oral a été conservé.

Introduction

Dans son roman *L'Idiot*, Dostoïevski fait dire au Prince Mychkine : « La beauté sauvera le monde »¹. Il ne s'agit pas, comme on le croit communément, des Beaux-Arts, de la beauté artistique. En effet, comment la beauté conservée dans nos musées, la beauté de l'architecture et des chefs-d'œuvre musicaux pourrait-elle sauver le monde ? Elle suscite notre admiration et nous fait connaître les civilisations qui les ont produites, mais en quoi ces trésors empêchent-ils la laideur d'envahir notre vie, la vulgarité de nous contaminer, les nouvelles technologies d'être chronophages, les relations humaines plus rudes et superficielles, le langage appauvri et dénaturé... ? Il ne s'agit pas non plus de la beauté recherchée pour elle-même. Les poètes qui en ont fait un absolu ont eu un destin tragique : la quête de la beauté a mené Oscar Wilde à la déchéance physique et psychique, Rainer Maria Rilke à la dépression et Marina Tsvetaeva au suicide².

Le prince Mychkine est en réalité une figure du Christ qui veut répandre dans la vie la beauté de la compassion, du geste humain, de la gratuité, de la grâce, de tout ce qui donne un sens à la vie quotidienne. C'est un des aspects trop souvent négligés dans l'éducation. Et c'est pourtant dans notre nature de diffuser la beauté, sur nous et autour de nous. Voilà une des missions féminines par excellence. Le R. P. de Chivré écrivait : « la vocation de la femme est de chercher dans la réalité supérieure, qu'on ne voit pas, tout un état d'âme, de cœur, de sentiments, de possibilités surnaturelles »³. Nous nous plaignons volontiers de l'effondrement de la société dans laquelle nous vivons, des difficultés que nous rencontrons pour éduquer nos enfants, mais qu'est-ce qui nous oblige à être conformistes, soumises à la publicité, sans imagination ? Certes, l'influence des médias est gigantesque, mais, s'il y a un univers sur lequel nous avons encore un réel pouvoir, c'est la famille. Nous y sommes libres, libres à condition de ne pas y faire pénétrer le monde. C'est à ce prix que la beauté pourra sauver la famille.

C'est un sujet vaste, presque inépuisable, aussi ai-je choisi trois pistes de réflexion qui me semblent fondamentales : la beauté de ce que reçoivent nos sens, la beauté de l'ordre et la beauté de la vie cachée. Mon objectif est de vous aider dans l'éducation de vos enfants, mais aussi de nous rééduquer, de nous remettre en question, car nous avons des routines, des préjugés, des blocages. Il n'est pas facile de changer ses habitudes, mais cela est indispensable, car c'est avant tout par l'exemple, la suggestion, l'entraînement, que se fait la transmission.

¹ Fédor Dostoïevski, *L'Idiot* (Troisième partie, V), trad. G. et G. Arout, Librairie générale française, Le livre de poche, 1972, T. II, p. 100.

² Cf. Tzvetan Todorov, *Les aventuriers de l'absolu*, Paris, éd. Robert Laffont, 2006.

³ *La femme et son âme*. Non publié.

I. La sensibilité

L'éducation de la sensibilité est d'une importance primordiale. En effet, rien n'atteint notre intelligence si ce n'est par nos sens. Cette petite syllabe « sens » a en réalité une triple portée : elle indique la sensation, la signification et la direction. Car nous sommes âme et corps. C'est notre sensibilité qui forme et nourrit notre intelligence. Or, chez l'enfant, cette sensibilité est vierge, elle est comme une éponge qui absorbe tout, sans discernement, sans jugement. Au sein de la famille, l'enfant doit donc baigner dans un climat de beauté. Éduquer l'enfant, ce sera lui présenter le vrai dans son rayonnement. Si vous éloignez de lui la laideur et la vulgarité, il ne supportera pas la médiocrité. Lorsqu'il aura atteint l'âge des choix personnels, le mal, qui est laid, ne trouvera pas en lui de complicité. On ne peut aborder ici tous les aspects de cette question fondamentale. Mais soyons convaincues que le beau est une valeur morale essentielle. Se passer du beau pour conduire au vrai est une illusion ; ce qui explique sans doute bien des échecs dans l'éducation.

Cette éducation initie l'enfant aux usages : ce qui se fait, ce qui ne se fait pas ; elle forme ses goûts, ses aspirations, elle le civilise. L'enfant, inconsciemment, bâtit des représentations, récapitule ce qu'il reçoit. Tout au long de sa croissance et de sa maturation, il apprend à connaître et reconnaître en organisant sa mémoire et son imagination d'abord, puis sa faculté d'analyse et de comparaison. Cela concerne tous les domaines de la vie de famille. J'aborderai seulement trois de nos cinq sens : l'audition, la vue, le goût.

A. L'audition

L'oreille est le premier organe sensoriel fonctionnel *in utero*. Dès le quatrième mois, le fœtus perçoit les sons. Les travaux du professeur Tomatis ont mis en évidence l'importance de ce que le fœtus entend dans le sein de sa mère. L'éducation musicale commence donc dès la grossesse. Il faut chanter, écouter de la belle musique pour sensibiliser l'enfant à ses différents éléments : la mélodie, l'harmonie et le rythme. Après la naissance, pourquoi ne considère-t-on pas qu'apprendre à entendre fait partie de l'éducation la plus élémentaire ? On apprend à l'enfant à voir, à sentir, mais rarement à entendre. Tout enfant, à partir de quatre ans, sait ce qu'est sa main droite, ce qu'est sa main gauche. Il connaît les couleurs. Il apprend des mots, des gestes, des signes. Il y a un seul domaine où il n'apprend rien, c'est le domaine de la musique. En revanche, on le gave de sons artificiels, déclenchés par des jouets dits éducatifs mais qui relèvent pour la plupart des réflexes pavloviens. L'industrie du jouet a su séduire les parents ! Il est facile d'apprendre à l'enfant à reconnaître et à reproduire les notes, comme on le fait par exemple avec la méthode Ward. Si vous n'avez pas de piano, un diapason suffit.

Pour éduquer l'oreille, il faut d'abord apprécier le silence, les bruits de la nature. Hélas ! On nous impose un fond sonore un peu partout, dans les rues, les magasins, les stations-service et ainsi notre oreille perd peu à peu de sa finesse. Nous n'écoutons pas vraiment cette musique, mais cependant notre attention est dispersée.

La première musique est celle des mots, de la poésie, de la littérature. Faisons apprendre à nos enfants les jolies poésies de notre enfance, heureusement rééditées et illustrées avec goût, les poésies de Marie-Noël, de Charles d'Orléans, les fables de La Fontaine. Mais aussi les psaumes, les belles prières, par exemple les magnifiques litanies de Lorette.

Le premier instrument dont nous disposons, c'est notre voix. Il faut beaucoup chanter en famille, chanter pour les prières du matin, du soir, avant et après les repas, chanter en voiture. Réapprendre les anciennes mélodies populaires, les canons, les belles chansons françaises qui ont disparu des radios, balayées par la pop music, la musique afro-américaine,

la techno et le rap. Il est impérieux de bannir absolument ces musiques sans harmonie et même parfois sans mélodie. Le rythme binaire et syncopé marqué par les percussions et la trop grande intensité en décibels finissent par tétaniser certaines voies cérébrales, notamment celles qui relient le cerveau droit au cerveau gauche. Le contrôle de la conscience est altéré, les inhibitions sont levées. On obtient peu à peu un ensauvagement des jeunes. C'est le propre des raves-parties. Cela ne menace pas directement nos enfants, mais, de manière plus insidieuse, il leur devient difficile d'apprécier la musique classique que des siècles de civilisation ont élaborée.

Quant au chant grégorien qui a donné naissance à la polyphonie, il nécessite tout particulièrement une grande délicatesse d'écoute. Le cardinal Sarah rappelait : « ... le chant grégorien et sa parure visible et splendide, le manuscrit enluminé du livre liturgique, naît du silence et conduit au silence »⁴. Et John Senior écrivait que la grande liturgie grégorienne est « l'œuvre d'art la plus raffinée et la plus belle qui soit au monde ; le cœur, l'âme, la plus déterminante des forces de notre civilisation occidentale... »⁵. Dans le même ouvrage, John Senior nous propose quelque chose à la fois simple et difficile : « Il s'agit de remettre dans nos foyers les accents d'une douce harmonie, afin que nos enfants grandissent mieux que nous et qu'ils aient le cœur chantant ; afin que les anciennes chansons les accompagnent toute leur vie et les disposent à entendre un jour le Cantique du Bien-Aimé : "Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens !..." »⁶.

B. La vue

C'est le sens le plus voisin de l'intelligence, celui qui s'articule le plus intimement avec elle. L'intelligence et la vue ont un même désir : le désir de la totalité. À cause de cette puissance, le regard veut tout voir, tout examiner, tout explorer. Il cherche à deviner ce qui lui échappe.

D'autre part, ce que l'on voit laisse une trace en nous. « L'image est conservée dans les archives des souvenirs, pour en émerger peut-être au moment où l'on s'y attend le moins. Dissimulée, dans une inactivité apparente, elle forme peu à peu un sédiment qui peut constituer un substrat riche et fécond pour la pensée et pour la vie ou, tout au contraire, un dépôt sordide et avilissant »⁷.

Les yeux sont les fenêtres de l'âme. Quand nous regardons la limpidité des yeux des enfants, nous sentons bien l'invitation à protéger leur candeur, leur innocence, à les garder comme un trésor. C'est l'âme qui regarde par eux. Voici ce qu'écrivait Julien Green dans son journal : « Je me demande si dans tout l'univers il existe quelque chose qui puisse s'y comparer, quelle fleur, quel océan ? Le chef-d'œuvre de la création est peut-être là, dans le brillant de ses couleurs initiales. La mer n'est pas plus profonde. Dans ce gouffre minuscule transparaît ce qu'il y a de plus mystérieux au monde, une âme, et pas une âme n'est parfaitement semblable à une autre »⁸.

Malheureusement, notre propre regard est contaminé et le plus souvent à notre insu. C'est un point sur lequel il nous faut insister. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les images ont envahi notre existence. La fascination des images est telle qu'elle provoque un empiétement du monde imaginaire sur la conscience ; l'autonomie de celle-ci est menacée. La séduction des écrans nous envoûte. Il y a une sorte de paralysie des puissances, qui sont à la fois comblées et inertes. C'est, à notre avis, la raison qui explique pourquoi,

⁴ Cardinal Robert Sarah, Message adressé aux membres de l'association *Pro Liturgia*, 21 et 22 septembre 2018.

⁵ John Senior, *La restauration de la culture chrétienne*, Bouère, Dominique Martin Morin, 1992, p. 36.

⁶ John Senior, *op. cit.*, p. 23.

⁷ Antoine O. Delclos, *La Pudeur*, Paris, Collection du Laurier, 1996, p. 43.

⁸ Cité par François Cheng dans *Cinq méditations sur la beauté*, Paris, Albin Michel, 2006, p. 110.

depuis des années, on agit en contradiction flagrante avec le bon sens. Cette fascination s'exerce sur les esprits même les plus prévenus. Comme la transcendance a disparu, il y a une aliénation de l'homme, et l'image prend peu à peu le pas sur le langage. L'omnipotente et envahissante image visuelle entraîne en outre une atrophie des images recueillies par nos autres sens. Alors que, à partir du réel, je me forme une image mentale, une représentation qui est mienne, à partir d'un écran, se forme une image contraignante, préfabriquée, stéréotypée. En supprimant toute distance intérieure, l'image virtuelle « colle » en quelque sorte à l'âme. Le danger n'est pas dans le contenu, mais dans la forme même. Nous sommes subjugués. Si l'on peut aisément éliminer le cinéma et la télévision, il en est tout autrement des écrans d'ordinateur ou des tablettes.

L'omniprésent smartphone est sans conteste le plus redoutable des instruments digitaux. « Cette plate-forme permet d'accéder à toutes sortes de contenus audiovisuels, de jouer aux jeux vidéo, de surfer sur internet, d'échanger des photos, des images et des messages, de se connecter aux réseaux sociaux, etc. ; et elle permet tout cela sans la moindre contrainte ni de temps ni de lieu. Le smartphone (littéralement "téléphone intelligent") nous suit partout, sans faiblesse ni répit. Il est le graal des suceurs de cerveaux, l'ultime cheval de Troie de notre décérébration »⁹. Sa seule présence, même s'il est éteint, accapare suffisamment l'attention, à notre insu, pour altérer la qualité de nos échanges. C'est « la dictature parfaite [...] une prison sans murs dont les prisonniers ne songeraient pas à s'évader. Un système d'esclavage où, grâce à la consommation et au divertissement, les esclaves auraient l'amour de leur servitude ». C'était le message d'Aldous Huxley, il y a près de quatre-vingts ans¹⁰. L'image technicienne « adultise » l'enfant, infantilise l'adulte et massifie tous les êtres dans l'engourdissement, l'abrutissement et la crétinisation. Ces images atteignent l'intime et le secret de l'être. Rien ne s'oppose à la dégradation des âmes. Je ne prendrai qu'un exemple de notre asservissement aux images artificielles : la mode.

Le père Molinié explique avec humour que, lorsqu'il était jeune, il pensait que les femmes voulaient être belles principalement pour plaire aux hommes. Puis, avec l'expérience, il a compris que c'était surtout pour se plaire à elles-mêmes, le regard masculin étant comme un miroir. Comment comprendre alors pourquoi aujourd'hui les femmes s'enlaidissent et pourquoi les hommes ne réagissent pas ? Parce que, devant leur miroir, les femmes ne se demandent plus : « Suis-je élégante ? Suis-je belle ? Est-ce que ce vêtement me va ? Suis-je bien coiffée ? » Non, mais : « Suis-je conforme ? Suis-je à la mode ? » La machine médiatico-marchande exerce une telle puissance sur nos fantasmes qu'elle annihile tout esprit critique, tout bon sens et tout bon goût. Et le snobisme mimétique des hommes accepte cette dénaturation, parce que ce nouveau type féminin fait partie du statut social de l'homme qui a réussi, comme une belle voiture. Nous avons intériorisé une silhouette faite au moule, mince, étroite, aux bras et aux jambes très longs, une silhouette de garçon, pour les filles, les femmes et même les grand-mères. Les publicistes, bras armés de l'idéologie dominante, ont dénaturé la différence des sexes.

Le travail des apparences a toujours existé, dans toutes les civilisations et à toutes les époques, mais toujours avec le respect de la différence des sexes et avec le souci de préserver l'intimité de certaines unités anatomiques. La psychologie du regard que nous avons évoquée précédemment explique que voir une partie du corps, si elle est belle, est en réalité un appel puissant à voir l'unité tout entière. Certaines régions du corps sont chargées d'une expression et d'une signification directement orientées vers le plaisir. C'est ainsi que le genou et son creux poplité, qui ne sont pas particulièrement esthétiques, seront dénudés parce qu'ils sont comme une charnière vers une partie intime de notre corps. Nous sentons bien au fond ce que

⁹ Michel Desmurget, *La Fabrique du crétin digital*, Paris, Seuil, 2019, p. 224.

¹⁰ Cité par Desmurget, *op. cit.*, p. 228.

la pudeur exige de nous, mais notre vanité se refuse à renoncer à cette « fausse » conquête de liberté.

Beaucoup d'éducateurs et d'éducatrices ont malheureusement démissionné, n'ayant pas le courage de se battre pour quelques centimètres de jupe¹¹. Peu de parents ont la présence d'esprit et la force de caractère suffisante pour protéger leurs enfants de la sexualité désordonnée que diffuse la culture moderne. Notre regard est habitué et souvent inconscient. Pour éduquer nos enfants, prenons conscience de notre lâcheté en face de l'impudeur ambiante que nous laissons pénétrer jusque dans nos foyers. Par les images, notre société devenue aphrodisiaque entraîne la tyrannie du plaisir, mais aussi, en galvaudant les sens, elle les émousse et, paradoxalement, peut tuer le désir et mener à l'homosexualité.

C. Le goût

Il y a aussi un lien entre la saveur et l'intelligence. En grec, le mot *sophia*, qui veut dire sagesse, signifie à la fois le goût des choses et l'art de le discerner. Le mot latin *sapientia* renferme la même idée. Dans la prière au Saint-Esprit, nous demandons de « goûter ce qui est bien ». C'est pourquoi il est important d'éduquer le goût des enfants. Par le goût, l'enfant va peu à peu discerner l'intime composition d'un aliment. Il reçoit simultanément connaissance et émotion. Chacun des éléments qui pénètrent nos papilles y provoque une modification spéciale, caractéristique, aussi distincte des autres que le sont les couleurs entre elles et les sons entre eux. Le goût est le plus « affectif » de nos sens, car il nous informe d'emblée si l'aliment est bienfaisant ou malfaisant. L'enfant découvrira les différentes saveurs : douces, amères, acides, aigres, astringentes, âcres, piquantes, fades, écœurantes... en conjonction avec les sensations tactiles : chaudes, veloutées, rafraîchissantes. Certaines saveurs ne s'accordent pas entre elles, d'autres se complètent harmonieusement. La succession des plats a aussi son importance. Essayez de manger une viande entre un fruit et un gâteau, une huître après une mousse au chocolat, ou un potage après un café ! Les traditions culinaires font partie des traditions familiales. Prenons garde, dans ce domaine également, de ne pas fausser le goût des enfants en leur donnant trop de mets tout prêts, sucrés, colorés, édulcorés, avec des renforçateurs de goûts et des saveurs artificielles. La cuisine doit en outre être liée aux temps liturgiques. Il y a les menus de carême, l'abstinence du vendredi, l'agneau pascal, les chocolats de Noël, les crêpes de la Chandeleur et toutes nos innombrables recettes provinciales.

Chez l'enfant, le goût est le premier sens esthétique. Il aboutit à deux cultures : la *sagesse* pour appliquer son intelligence aux choses, et le *goût* pour savourer leur puissance de charme et de délectation. L'acception du mot goût va ensuite s'étendre à tous les sens et à l'esprit même. Nous goûtons tel mets, tel paysage, telle musique, telle conversation. Si la valeur de vérité s'adresse à l'intelligence, la valeur d'agrément s'adresse à l'intuition. C'est l'affinement prodigieux du goût qui a donné les arts. Le goût est en quelque sorte une culture de nous-mêmes. C'est pour cette raison qu'il faut le cultiver chez nos enfants. Cela ne consiste évidemment pas à faire aimer à l'enfant ce qui lui plaît – ce serait enfoncer une porte ouverte ! – mais à lui faire aimer ce qui est beau.

Le goût est très subjectif et il souffre parfois d'une absence d'éducation, d'où la nécessité là encore de nous rééduquer, nous les parents. Le goût ne s'apprend pas dans les livres, il se forme en s'exerçant. Il nécessite une certaine maturation de l'organisme, et donc il faut du temps. Il se forme en même temps pour les cinq sens. Cela se fait sans peine, tout simplement dans la vie de famille. Nous avons déjà évoqué la vue et l'audition qui doivent

¹¹ Cf. L.-M. de Blienières et B.-M. Guillaume, « Réflexions sur la mode et le vêtement », *Sedes Sapientiae*, n° 129, pp. 61-87.

être également civilisées en rendant l'enfant attentif aux harmonies des sons et des couleurs. C'est là que se situe l'éducation à la netteté, à la propreté. Progressivement, l'enfant s'habitue à marquer d'une empreinte de beauté son univers. Soyons attentives à la merveilleuse unité de la conscience humaine dont les sens sont les instruments.

II. L'ordre

L'ordre est une qualité essentielle à la structuration de l'enfant. Lorsque surviennent des changements dans les habitudes du tout jeune enfant, on remarque en effet des troubles du comportement et même de la santé. En contribuant à forger la volonté, l'éducation à l'ordre est indispensable à la formation du caractère. La discipline externe forme la discipline interne, comme l'a écrit La Varende : « Éduquer, c'est ajouter au tempérament une discipline si bien assimilée qu'elle devient une seconde nature, avec des réflexes utiles et convenables à l'instant survenu »¹². Cette discipline repose essentiellement sur l'exemple des parents, et tout particulièrement sur la mère de famille, qui est traditionnellement la « maîtresse de maison ».

Le milieu familial peut avoir, grâce à elle, « la splendeur de l'ordre », selon la belle expression attribuée à saint Augustin. La transmission de l'ordre peut, me semble-t-il, se résumer en trois impératifs : à chaque objet sa place ; à chaque activité son temps, à chacun son rôle.

1. Ordre dans l'espace

Il faut exiger de l'enfant qu'il range sa chambre, ses jouets, son armoire, et plus tard son bureau. Il apprendra ainsi qu'il existe une relation des choses entre elles et avec tout ce qui nous entoure. Cela habituera l'enfant à remarquer les choses en détail et, par conséquent, à former en lui l'attention volontaire. Lorsqu'on a été élevé dans l'habitude et le goût de l'ordre durant sa jeunesse, on arrive facilement à mettre de l'ordre dans ses pensées, dans son travail, dans sa conscience, dans ses affections, dans ses affaires. Il y a bien sûr deux abus à éviter. Le premier est l'arbitraire : il faut expliquer la raison de tel règlement. Le second est l'exagération : ordre ne veut pas dire rigidité ou obsession.

2. Ordre dans le temps

Il me semble très important de réfléchir particulièrement sur le temps. La vie doit être régulière, établie sur des rites familiaux. La règle est simple : « les mêmes choses aux mêmes heures », ce qui forme les précieuses habitudes en quoi se résumait ce que l'on appelait autrefois la douceur de vivre. Ces coutumes régulières soulagent l'autorité des parents, qui, ainsi, ne sont plus obligés d'intervenir par des ordres fréquents et d'incessants reproches. Les enfants jeunes sont très souples et ils n'ont pas plus de peine à vivre selon un mode que selon un autre. Quand ils grandiront, ils seront armés contre les tentations de paresse. L'enfant aime la maison, son univers. Il aime avoir du temps à lui, pour y jouer seul en se racontant des histoires, pour rêver, pour laisser courir son imagination. Nous avons tendance, avec les meilleures intentions, à surcharger leur emploi du temps. Ce n'est pas l'enrichissement le plus massif qui donne les meilleurs résultats.

Nous-mêmes, nous manquons de temps, nous sommes toujours pressés. Nous n'avons pas le temps de prier. En tant que laïcs, nous devrions donner à la prière la dîme de notre

¹² Anne Brassié, *La Varende pour Dieu et le roi*, Paris, Perrin, 1993, p. 239.

temps, soit deux heures et demie par jour ! Cela vous semble impossible ? Calculons : huit heures de sommeil, huit heures de travail, deux heures et demie pour la prière, il reste cinq heures et demie pour la vie familiale et sociale. Pourquoi n'y arrivons-nous pas ? Parce que nous gaspillons notre temps !

« Parce que notre travail est désordonné, nous n'avons pas le temps de prier et, parce que nous ne prions pas, notre travail se complique »¹³. Il y a le temps passé dans les déplacements, certes : éliminons les déplacements inutiles. Les activités de loisir ? Elles sont souvent « compliquées et coûteuses, stériles et destructrices »¹⁴. Mais le grand gaspillage de temps est celui mangé par les écrans : télévisions, ordinateurs, tablettes et surtout smartphones. En général, nous avons tendance à sous-estimer dans ce domaine notre consommation personnelle et celle de nos enfants. S'il était relativement facile d'organiser l'usage des écrans domestiques, avec les outils mobiles, cela est devenu extrêmement difficile !

3. *Ordre dans les relations*

« Le désordre de notre époque consiste à tendre vers l'amalgame, vers l'informe, la masse, la société sans classes, un monde sans limites, une vie sans règles, une humanité sans discrimination »¹⁵. Il est donc urgent de rétablir l'ordre dans les relations. Il s'agit en premier lieu des relations de hiérarchie, qui tendent à disparaître avec la familiarité, le tutoiement généralisé, l'abandon des titres, des marques de respect, des signes de courtoisie, le langage relâché, les tenues négligées, etc. Toutes choses que nous pouvons corriger assez aisément.

Mais je voudrais insister sur les relations entre homme et femme. Le secret de l'homme et de la femme est de se tenir compagnie, dans le respect, la distance juste conjuguée avec le rapprochement, l'intimité par la lumière. Le père de Chivré l'a exprimé magnifiquement : « La femme est responsable devant Dieu de ce que sa nature soit capable d'introduire partout la vie de l'esprit que Dieu a mise dans son âme ». Voilà sa responsabilité. C'est là où l'on « s'aperçoit que psychologiquement parlant, socialement parlant, la femme est le pôle qui draine à lui toute la puissance solitaire de l'homme errant dans la création, toujours en quête de la femme, mais, hélas ! aujourd'hui pas souvent de celle qu'il lui faut »¹⁶.

Saint Jean Climaque, un père du désert du quatrième siècle qui avait beaucoup d'humour, et avouait même être malicieux, a écrit : « Le Seigneur, dans sa bonté, a montré sa grande providence à notre égard en cela qu'il a donné aux femmes la pudeur pour retenir leur hardiesse comme par un frein. Car, si la femme se mettait à courir après l'homme, aucune chair ne serait sauvée »¹⁷. En effet, le Seigneur a mis dans la femme une pudeur naturelle, je dirais instinctive. Les femmes de toutes les époques et de toutes les civilisations l'ont su intuitivement et elles l'ont manifesté en particulier dans leur vêtement. Que ce soit dans la tradition gréco-romaine, égyptienne, indienne, asiatique, mozarabe, africaine, la femme a toujours su mettre en valeur sa beauté en préservant sa part de mystère. Sa manière de se vêtir est marquée par le drapé, que l'iconographie nous manifeste partout dans la statuaire, l'enluminure, la peinture.

Une styliste du début du XX^e siècle, Madeleine Vionnet, a remis à la mode le drapé en s'inspirant de la Grèce antique. Sa vision de la modernité modifiait les vêtements classiques de la Grèce, tout en s'y attachant. « Ce que je faisais n'était pas de la mode, c'était de

¹³ John Senior, *op. cit.*, p. 91.

¹⁴ John Senior, *loc. cit.*

¹⁵ Gustavo Corção, *Réflexions sur la mission de la femme*, éd. du Sel, 2014, p. 8.

¹⁶ R. P. de Chivré, *op. cit.*

¹⁷ Saint Jean Climaque, *L'Échelle Sainte*, éd. du Cerf, Abbaye de Bellefontaine, 2019, p. 201.

l'harmonie. Un ensemble de formes et de couleurs qui ne devaient jamais changer ni vieillir »¹⁸. Malheureusement, elle ne connut pas la célébrité de Coco Chanel. Sans doute parce que sa vie avait été moins tumultueuse, ce qui intéressait moins les médias.

Donc, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la femme s'offre à voir. Le féminisme a joué contre la féminité. Il a tué cette dimension esthétique de la femme qui apportait son charme, sa grâce, qui se prolongeait par ses gestes, sa démarche, et tout ce qu'elle faisait jadis de ses mains et ce qu'elle imprégnait d'elle-même. La femme désormais imite servilement l'homme avec le pantalon et le blue-jean. Les jeunes filles sont aujourd'hui souvent vêtues comme les ouvriers du bâtiment, et bien des mères de famille chrétiennes comme seules l'étaient, il n'y a pas si longtemps, les prostituées. Balzac, ce fin psychologue, écrivait : « La toilette, cette magnifique poésie de la vie féminine, est une manifestation constante de sa pensée intime, un langage, un symbole »¹⁹. La délicatesse des relations entre hommes et femmes ne peut être qu'abîmée par cette absence de modestie. N'oublions pas que c'est l'amour courtois, aux XI^e et XII^e siècles, qui civilisa la sexualité de l'homme en la contrôlant.

Le vêtement est un symbole, il marque une différence, entre les sexes mais aussi entre les fonctions et les lieux. Maintenant, on va souvent au concert ou au théâtre en tenue de sport ; à la messe en tenue de plage. Des chrétiens attachés à la tradition liturgique, qui apprécient les riches ornements de brocard, vont parfois assister aux offices les plus sacrés en tenue négligée et parfois indécente. Des hommes qui n'iraient pas chez le préfet sans veste ni cravate se rendent dans la maison de Dieu dans des tenues débraillées. Ils semblent ne pas se rendre compte de ce que leur comportement a d'incongru et d'inconvenant. Quel contraste entre les prêtres, portant soutane, aube, chasuble, quelle que soit la température, et certains fidèles en tenue de salle de bain ! Rappelons en passant que le grand principe constitutif de l'élégance est l'unité entre la propreté, l'harmonie et la simplicité.

III. Le goût pour la vie cachée

Vous connaissez certainement cet aphorisme de Verlaine : « La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour »²⁰. Cela introduit parfaitement cette dernière partie de mon exposé. Quel anachronisme apparent ! En effet, notre époque prône le paraître, l'extraordinaire, l'exploit, tout le contraire de l'humilité. Elle offre comme idéal la vie facile, le temps libre, le divertissement, l'absence d'effort et de contraintes. Nous, les mères de famille, sommes la cible principale des publicistes qui nous proposent des produits miracles, du vite fait, du vite prêt, du jetable, des produits manufacturés, des productions industrielles, des objets familiers sans grâce, etc. Certes, nos travaux nous semblent souvent ennuyeux, mais Verlaine nous dit qu'ils sont « une œuvre de choix », c'est-à-dire de premier choix ; c'est un superlatif ! Pourquoi ? Pour trois raisons : ils sont le socle nécessaire à la vie en famille ; ils sont la condition de la beauté du foyer ; ils sont l'occasion de la transmission des savoirs.

Ils sont le socle nécessaire à la vie en famille

Le rangement, le ménage, l'entretien du linge, font partie de la condition humaine. Sans ce socle bien rodé, régulier, l'existence devient bancale. Même si les appareils électro-

¹⁸ Sophie Dalloz-Ramaux, *Madeleine Vionnet créatrice de mode*, éd. Cabédita, collection Archives vivantes, Suisse, 2006.

¹⁹ Balzac, *Une Fille d'Ève*, dans *La Comédie Humaine. Scènes de la vie privée*, Paris, France Loisir, 1999, p. 574.

²⁰ Paul Verlaine, *Sagesse, I, VIII*, Paris, NRF, Poésie/Gallimard, 1975, p. 58.

ménagers et les robots ont éliminé une grande partie de la pénibilité du travail, ils ne lui retirent pas son caractère fastidieux. Deux qualités vont soutenir la fidélité à ce devoir : l'ordre et les habitudes qui vont faire rayonner un climat de paix. L'ordre, la propreté, les repas équilibrés, à heures régulières, assurent la sérénité psychologique et la liberté d'esprit qui permettent à chacun de se consacrer à ses activités, dans la famille comme dans un couvent, dans un bâtiment naval, dans une école ou dans un hôpital. Ils sont au service du bien commun.

Ils sont la condition de la beauté du foyer

Cette œuvre de choix, base de la vie familiale, assure en outre la beauté et le rayonnement du foyer. C'est le domaine où la femme excelle. Par sa sensibilité et son habileté, elle a, de tout temps et dans toutes les civilisations, su transfigurer les actions les plus simples par l'art, appliqué à tous les domaines de son activité.

En ajoutant ce qui participe à l'esthétique de la vie quotidienne, et qui, de soi, est inutile, elle répand son charme autour d'elle. Elle manifeste la poésie cachée dans les gestes et les objets les plus simples. Ce faisant, elle se dégage de ce que son labeur quotidien a de trop contraignant. La monotonie et la pesanteur du quotidien s'estompent par la disposition harmonieuse des objets, par la broderie délicate d'un drap ou d'une nappe, par la table toujours soigneusement dressée, même pour le repas le plus frugal, par le modeste bouquet de fleurs, par les couleurs qui chantent sous une lampe...

La bonne odeur et l'éclat de la propreté, la perfection du geste délicat qui agence la maison pour que chacun s'y sente bien, sont la résultante des humbles travaux « ennuyeux ». Par l'enfantement, nous, femmes, sommes préparées à la patience et à l'héroïsme qu'exigent parfois les tâches quotidiennes. Oui, c'est une œuvre de choix que celle qui permet l'harmonie et le rayonnement du foyer et qui, en outre, contribue à l'édification d'une civilisation.

Ils sont la condition de la transmission des savoirs

Une des grandes lois de la psychologie est l'imitation. C'est par l'imitation que l'enfant se construit et se structure. En imitant le mouvement des lèvres, il commence à balbutier et à produire les prémices de sa langue maternelle. De même, tout ce qu'il voit faire autour de lui, il cherche à le reproduire. On peut comprendre alors combien les actes de la vie de tous les jours vont être les modèles de ses actions futures. Les filles, notamment, vont imiter leurs mères. Cette transmission des savoirs s'est faite progressivement, parfois inconsciemment, de génération en génération ; cela « allait de soi ». Mais, depuis les années soixante-dix, une rupture s'est produite du fait de la généralisation du travail féminin en dehors de la maison. Le manque de temps et la fatigue ont entraîné peu à peu la négligence et l'abandon des petites choses sur lesquelles reposent les grandes. Les contraintes d'une carrière ont amené de plus en plus de femmes à se désintéresser de cette transmission. Leurs filles, aujourd'hui, ne possèdent plus les connaissances élémentaires, multiples et indispensables à la tenue d'une maison. Les conséquences sont, entre autres, le développement des chaînes de « retouche », la multiplication des magazines, des guides pratiques en tous genres et le succès des blogs sur internet. Les jeunes femmes y cherchent des conseils, afin de pallier leurs lacunes. Mais tous les « trucs » ne remplaceront jamais l'apprentissage direct, par l'exemple. Pendant des siècles, les femmes ont transmis par imprégnation, par osmose, presque à leur insu, tous les savoirs nécessaires à la vie familiale. En dépit de leur banalité, ceux-ci ont gagné leurs lettres de noblesse ; ne les appelait-on pas les « Arts ménagers » ?

Quelle doit être alors la motivation de celles qui accomplissent ces tâches, fidèlement, longtemps ? Elles ne sont ni lucratives, ni spectaculaires ; elles sont souvent ignorées, voire

méprisées. Cette « œuvre de choix » ne sera remarquée, ni pour son originalité, ni pour son éclat, ni pour sa rémunération. Quelle doit donc être le ressort de cette motivation ? C'est Verlaine lui-même qui nous donne la réponse : « La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour ». « Beaucoup d'amour », voilà le mobile profond de la vie humble.

Amour de la famille et amour du travail bien fait, voilà les deux leviers qui permettent de rester fidèle. L'amour des siens établit la femme dans la fidélité et le dévouement. Ces vertus, rejetées par les féministes parce que prétendument synonymes d'esclavage, ne sont pourtant pas associées à la tristesse et à l'austérité. Elles sont au contraire sources de joies et d'épanouissement, puisqu'elles portent déjà en elles leur récompense : la croissance et l'équilibre de toute la famille, qui réfléchit sur la femme l'amour qu'elle dispense en le multipliant.

L'amour du travail bien fait, la satisfaction du devoir accompli, gratifie celui qui l'exécute. Les travaux bâclés, « parce qu'il le faut », deviennent pesants. Au contraire, réalisés du mieux possible et avec cœur, ils apportent avec eux le contentement et la sérénité. Sans être rétrogrades et systématiquement réfractaires aux aspects positifs de la modernité, nous pouvons vivre selon les vieux dictons qui ont fleuri dans notre douce France : « À chaque jour suffit sa peine » ; « Avoir du cœur à l'ouvrage ». Cette sagesse nous aidera à recueillir dans la vie quotidienne ce poids d'amour et de poésie que Verlaine a si bien exprimé. Pour cela, il faut garder beaucoup de choses en mémoire, nourrir sa vie intérieure. Ne soyons pas des chrétiens mondains. « Leur pauvreté d'âme les pousse à picorer partout, en quête d'un apaisement, d'une distraction, d'un amusement, d'une évasion, comme le besoin de nourriture incite poussins et poules à gratter et à vermiller inlassablement, sauf à caqueter ou à dormir dans les intervalles »²¹.

Conclusion

Nous l'avons vu, l'éducation à la beauté recouvre tous les domaines de la vie. Elle a un rôle fondamental dans la transmission de la civilisation qui est comme notre mémoire extra-cérébrale. « La beauté nous dilate – elle nous libère – sa clarté est une magie qui nous ravit le cœur. Elle est un peu de paradis perdu. Elle est une oasis dans la déréliction du monde. Et pourtant, elle fait souffrir. Connaître les choses belles fait souffrir du contact des choses laides »²². Certes, nous souffrons, mais nous pouvons faire de nos foyers des oasis de beauté. Par l'agencement et l'ornementation de la maison, par notre façon de nous habiller, la manière de nous comporter, de parler. Il ne doit pas y avoir de rupture entre le sublime et la vie quotidienne.

Nous avons vu qu'on ne peut éduquer sans autorité et sans tradition. Aujourd'hui, plus que jamais, notre adversaire est le monde. Péguy a écrit : « La plus dangereuse des invasions, l'invasion de la vie intérieure, est infiniment plus dangereuse pour un peuple qu'une occupation territoriale »²³. Mais nous avons deux ennemis personnels plus redoutables encore : le conformisme et la paresse.

Notre premier ennemi personnel est le conformisme. Moquons-nous du « Qu'en dira-t-on ? » Disons plutôt : « Qu'en dira Dieu ? » Ayons du cran ! Le christianisme a civilisé les

²¹ Irénée Hausherr, s. j., *Solitude et vie contemplative*, Abbaye De Bellefontaine, 1980, p. 12.

²² Cardinal Journet, *Comme une flèche de feu*, Lettres, Le Centurion, 1981, p. 108.

²³ Charles Péguy, *Œuvres en prose, 1898-1908*, Introduction et notes par Marcel Péguy, Paris, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, 1959, p. 943.

mœurs et les coutumes. « Désirons moins de biens matériels pour désirer davantage de vérité, de beauté, de gaieté, de joie et d'amitié »²⁴.

Notre second ennemi personnel est la paresse. Nous parlons de ce que nous ne faisons pas et la grande excuse que nous avançons, c'est le manque de temps. « C'est pour cette raison que, tous les jours, on devrait répéter aux enfants : "Il dépend de celui qui passe que je sois tombe ou trésor. Ceci dépend de toi, ami, n'entre pas sans désir". Cette phrase de Valéry est inscrite sur les murs du Trocadero »²⁵.

Attachons de l'importance aux choses, ne disons pas : « À quoi bon ? », ce serait un signe de vieillesse. Comme le disait Charette, haranguant ses hommes : « Nous sommes la jeunesse du monde ». Tout ce que nous faisons doit être placé sous le signe de l'élection, de l'amour, de la passion, parce que l'aventure merveilleuse d'être une femme au XXI^e siècle dépend entièrement de l'atmosphère que nous créerons nous-mêmes par notre enthousiasme, notre générosité, notre compréhension. Ce n'est certes pas facile de trouver, dans le monde actuel, l'harmonie avec soi-même et la conscience claire de ce que l'on cherche. Il y faut bien des luttes. « Comme on comprend que Dieu est Esprit, qu'il est le commencement de toute chose, que son souffle est notre vie même, qu'il est dans le grain de sable comme il est dans les astres, dans l'espace, dans la lumière, et que tout épanouissement moral et intellectuel est le scintillement de son éternité »²⁶. Oui, la beauté sauvera la famille, et alors elle sauvera le monde.

M. LEGRAIS

Présentation auteur

Michelle Legrais est une mère de famille qui a pratiqué et enseigné plusieurs arts, comme la méthode Vittoz, l'enluminure et le chant grégorien. Elle a collaboré à Sedes Sapientiae, notamment par une série d'articles sur la psychanalyse (nn°45-60) et une autre sur le chant grégorien (nn° 69-79), ainsi que par de multiples pistes de lecture.

²⁴ John Senior, *op. cit.*, p. 63.

²⁵ Bruno Monsaingeon, *Mademoiselle. Entretiens avec Nadia Boulanger*, éditions Van De Velde, 2004, p. 37.

²⁶ Hélène Kiener, *Marie Jaell*, Nantes, éd. de l'Arche, 1989, p. 33.